



De Matisse à Stella, de Seurat à Mondrian, de Pontormo à Morley, Jean-Claude Lebensztejn invente pour chacun de ses objets d'étude une approche différente, toujours vivante, sans jamais s'enfermer dans des schémas préconçus. Avec *L'Art de la tache* (1990), issu de sa thèse d'Etat, Lebensztejn analyse le texte d'Alexander Cozens, *Nouvelle méthode pour secourir l'invention dans le dessin des compositions originales de paysage* (Londres, 1785), pour cerner la théorie de l'imitation et tous les grands

problèmes de l'esthétique de la fin du XVIII^e siècle. Lebensztejn reconnaît que l'actualité de ce travail a été rendue possible grâce à la pensée des auteurs comme Foucault et Derrida, avec lesquels il partage des affinités intellectuelles. Cozens n'est pas à considérer selon Lebensztejn comme précurseur de l'art abstrait ; c'est l'art moderne qui a rendu l'œuvre de Cozens à nouveau visible. Le texte de Cozens, d'une quinzaine de pages, suscite un commentaire profond, fin et érudit de quatre-cents pages. Lebensztejn se voit ainsi remplir en quelque sorte les blancs laissés par son auteur. C'est ici la preuve de son extraordinaire talent d'user de l'érudition sans jamais tomber dans la sécheresse du discours docte. Ses analyses fines et pénétrantes épousent un discours marqué par le sérieux et la fraîcheur.

Il sait tirer du détail, qui peut même paraître insignifiant, une signification profonde. Son étude *Jacopo da Pontormo* (1992) en est un exemple parfait. Le sérieux de la recherche la plus rigoureuse, associé à la passion de découverte, rend ce travail vivant et savoureux, à partir d'un matériau banal, un journal d'un peintre parmi les moins "littéraires", « où le plaisir d'écrire paraît à peu près nul ». Lebensztejn, lecteur attentif des sources, se sert de l'iconologie sans jamais s'y asservir. Grand connaisseur de la période dans laquelle s'insère son objet de recherche, il arrive à nous communiquer une passion. Son immense culture et sa sensibilité lui permettent de mettre les choses en relation, de faire des rapprochements inattendus et justes, sans tomber dans le discours quelque peu dangereux de l'influence. C'est cela qu'on ressent dans ses contributions sur le Fauvisme ou Francis Bacon par exemple. Selon Lebensztejn, ce qu'on peut souhaiter à l'histoire de l'art, « ce n'est pas seulement qu'elle tienne compte de tous les paramètres de la recherche, documentaire, formel, théorique, fantasmatique, mais qu'elle les intègre davantage ; que la production qui se constitue là ne soit pas simplement un placage théorique, ni un collage dont les éléments tiennent plus ou moins bien ensemble, mais un va-et-vient organique, innervant de part en part le matériau d'étude ».

Esprit curieux, formé à l'Ecole normale supérieure, aux lettres classiques, agrégé de grammaire et de philologie classique, docteur d'Etat en Histoire de l'art, Lebensztejn écrit sur l'art, la théorie et les œuvres, s'intéresse aux côtés, les *parerga*, tels le cadre et le socle, aux questions de muséographie, à la littérature...

Sensible à l'écriture, à son espacement, l'hommage à Mallarmé s'impose. Il propose des mises en page originales et présente ses textes, son livre, en de multiples ramifications, dans un ordre qu'il voudrait dans l'absolu provisoire, susceptible toujours de modifications. *Zigzag* (1981), recueil de pensées sur Dubuffet, Stella, Matisse, Klee, le kitsch, sur le zigzag et Bataille, le cadre, le blanc en constitue un exemple remarquable. La lecture, tantôt linéaire, tantôt elliptique, jouant avec la coupure, la marge et/ou les marges, emprunte, à l'image des « sentiers qui bifurquent » de Borges, des directions différentes. Dans d'autres textes, commentaires d'apparence plutôt classique, Lebensztejn n'hésite pas à brouiller les pistes entre texte principal et notes, à mettre même des notes dans les notes, créant ainsi un espace de lecture à entrées multiples, où l'on inverse continuellement le centre et ses marges.

ANDROULA MICHAEL

Photo : Avariado

J.-C. Lebensztejn, né à Paris en 1942, est professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne.